

Portraits et parcours de migrants

Biographies de Madurais à Surabaya (Indonésie)

Laurence HUSSON*

Madura, qui se présente comme un appendice géographique de Java et qui fait administrativement partie de la province de Java-Est, est une île d'émigration.

Je voudrais dans cet article privilégier les récits de vie plus que les tableaux statistiques¹. J'ai en effet fréquemment délaissé l'enquête directive au profit d'entretiens, plus riches en informations, articulés par et autour de la migration. Ces itinéraires individuels m'ont révélé ce que l'enquête proprement dite ne pouvait que taire : la diversité sociologique et la variété des stratégies migratoires recouvertes par une apparente identité causale, de même que l'imbrication de facteurs ressortissant à des catégories différentes. En particulier, ces biographies révèlent le poids, derrière le facteur « rationnel » — les pressions économiques et sociales — de facteurs subjectifs : goût de l'aventure, quête du prestige ou fascination du risque, qui précipitent le désir de migration. Pour toutes ces raisons, et aussi parce que ces récits de vie révèlent, plus nettement qu'une volée de chiffres, la réalité de la migration, j'ai choisi de leur accorder une place importante.

* Anthropologue, membre associé de l'Institut de recherche sur le Sud-Est asiatique : Irsea-CNRS, 389, avenue du Club Hippique, 13084 Aix-en-Provence cedex 2.

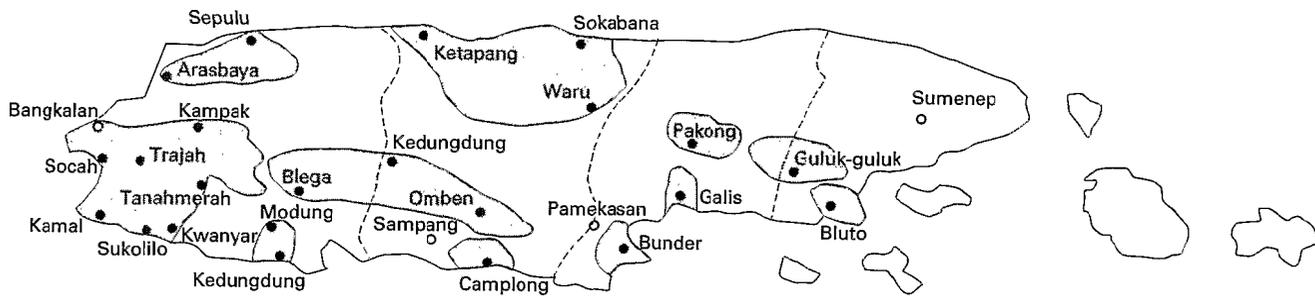
¹ Les bureaux indonésiens de statistiques s'efforcent d'améliorer leurs prestations, mais ils fournissent un matériau brut fortement entaché d'inexactitudes. Le recensement de 1930 est le dernier où il soit fait mention de groupes ethniques (*suku bangsa*). De ce fait, à partir de cette date, l'identification des migrants madurais basés à Java ne peut plus avoir lieu qu'à partir d'enquêtes *ad hoc*. De plus, les recensements de 1961, 1971 et 1980 considèrent comme résidents les personnes qui habitent la région de façon permanente depuis plus de six mois. Les nouveaux venus, tout comme ceux qui ne vivent pas en permanence sur le lieu concerné, échappent aux filets de la statistique. Les recensements ne comptabilisent ni les migrants intra-provinciaux, ni les intra-districts, de plus en plus nombreux suite, entre autres, à la révolution des transports.



0 500 km

FIG. 1. — Java-Est dans l'Indonésie.

■ Province de Java-Est, comprenant l'extrémité orientale de Java et l'île de Madura



0 25 km

□ Zones à forte densité migratoire

LE CONTEXTE NATIONAL DE L'EXODE RURAL

La migration maduraise se caractérise par son ancienneté : elle remonterait, selon les sources les plus lointaines, au XIII^e siècle de notre ère. Elle s'est maintenue jusqu'à la fin du XIX^e siècle, puis s'est amplifiée sous le coup des besoins de l'économie coloniale de plantation et du développement économique de la République indonésienne. Autre caractéristique : son caractère massif — elle concerne près de sept millions d'individus.

L'émigration maduraise, à partir de la fin du XIX^e siècle, a eu pour moteur le surpeuplement des campagnes, dont l'excédent de main-d'œuvre s'est déversé dans les campagnes plus riches, puis dans les villes. Elle apparaît alors comme une manifestation de la crise de structure dont sont affectées les sociétés qui se transforment, sous la poussée conjuguée de l'urbanisation et de l'industrialisation, et qui passent brutalement d'une économie de subsistance à une économie monétaire, voyant affluer des hommes que la terre ne nourrit plus vers des villes qui ne leur offrent pas assez d'emplois.

Après l'instauration de l'« Ordre nouveau » en 1966, l'Indonésie a donné la priorité au développement économique et a lancé, en 1969, le premier plan quinquennal (1969-1974). Reflet d'une situation politique relativement stable après les bouleversements de la révolution et la première décennie de construction de la nation, le pays connut alors un *baby boom*. Le taux de croissance économique atteignait 7,8 % par an entre 1970 et 1980, en grande partie grâce aux revenus pétroliers.

Ce premier plan mettait l'accent sur le développement de la production agricole, afin de parvenir le plus rapidement possible à l'autosuffisance alimentaire. Un objectif aujourd'hui atteint, même si ce fut à un rythme plus lent que celui fixé en 1969. Mais cet achèvement s'est traduit par une modification des structures de production agricole : extension des surfaces plantées, monoculture intensive, nouvelles semences, utilisation massive d'engrais et de pesticides. Cette évolution a majoritairement touché les zones centrales de l'archipel : Java surtout, et Madura partiellement. Conjugée à l'accroissement naturel de la population, elle a entraîné l'émergence d'une main-d'œuvre paysanne sous-employée. Celle-ci s'est déversée dans les villes rendues encore plus attractives dès lors que, à partir de 1970, l'Indonésie amorçait un développement industriel diversifié, soutenu par les transferts du secteur pétrolier et par l'investissement étranger concentré dans et autour des zones urbaines de Java². De ce double mouvement, industrialisation en

² Le taux de croissance annuel du secteur industriel était de 13,7 % entre 1970 et 1980, soit 3,6 fois celui du secteur agricole (3,8 %).

zones urbaines et augmentation de la productivité agricole, a résulté un rapide accroissement de la population citadine, nourri par l'exode rural³.

Les migrations sont la principale cause de l'accroissement de population des villes indonésiennes.

À Java-Est, la population urbaine représente 20 % de la population totale, soit environ 6 millions de personnes⁴. Surabaya, la capitale de la province, dont le port abrite la marine nationale, est la deuxième ville du pays par sa taille, sa population et son poids économique. En 1961, sa population atteignait juste le million ; elle a doublé en 1980 et est passée à 2 027 913 habitants.

Concernant les migrations circulaires intraprovinciales, la Banque mondiale estimait en 1984 qu'au moins 25 % des ménages ruraux javanais avaient au minimum un membre de leur famille travaillant une partie de l'année en ville. Cela signifie donc qu'au moins 3,75 millions de personnes — l'équivalent de 16,5 % de la population urbaine indonésienne de 1980 — étaient impliquées dans cette forme de migration (HUGO *et al.*, 1987 : 204).

Avec le développement économique de Java-Est, la mobilité de la population maduraise s'est considérablement accrue si l'on en juge la fréquentation de la ligne de ferries reliant Surabaya à Kamal. Ces statistiques révèlent que le nombre des usagers a largement excédé la quantité des marchandises acheminées par ferries, preuve que ces passagers étaient vraisemblablement des migrants à la recherche d'emploi plus que des commerçants ou des entrepreneurs. De 1978 à 1980, la moyenne journalière de passagers avoisinait 12 000 personnes.

Cette très grande mobilité pourrait être imputée à un accroissement du niveau de vie madurais. Mais elle reflète surtout la disparité en matière d'offre d'emplois et de salaires entre Madura et Java-Est. Un ouvrier non qualifié à Surabaya gagne environ 600 rupiah⁵ de plus qu'un ouvrier qualifié à Madura, tandis que l'ouvrier qualifié à Surabaya gagne un salaire deux fois supérieur à celui de son homologue à Madura. Pour les Madurais qui vivent à Bangkalan, région la plus proche de Surabaya, il est sans aucun doute beaucoup plus avantageux de faire la navette (chaque jour ou chaque semaine), tant la traversée en ferry est bon marché (un aller-retour coûtait 100 rupiah en 1980, et 250 en 1990), et éventuellement de se loger à moindres frais sur place.

³ En 1930, 6,7 % de la population indonésienne vivait en ville ; en 1981, cette proportion s'élevait à 22,3 %, soit une augmentation moyenne de 5,3 % par an. Ce mouvement se poursuit encore.

⁴ En 1980, près du quart de la population indonésienne était comptabilisé comme urbain.

⁵ Un franc = 400 rupiah (valeur en 1992).

MIGRANTS POUR VIVRE : LES FACTEURS ÉCONOMIQUES

À Madura, le principal facteur répulsif réside dans le manque de terres arables et l'incertitude alimentaire qui en découle. Le système du *talon* (culture en champ sec) et la faible productivité de la terre ne permettent pas de fortes densités de population.

Les 985 villages que compte Madura (répartis en quatre districts) sont parmi les plus pauvres de la province de Java-Est ; ce qui ne va pas sans incidence en matière de santé, de nutrition et d'éducation, domaines où Madura s'avère très démunie. Cette pauvreté a une longue histoire, dont l'origine se situe bien avant la colonisation néerlandaise.

D'après les services du Bappeda (agence régionale de planification) de Java-Est, le revenu moyen *per capita* avoisinait, en 1980, 106 000 rupiah, c'est-à-dire deux fois moins que la moyenne indonésienne, estimée, elle, par les mêmes services, à 240 000 rupiah (soit 720 de nos francs actuels).

L'analphabétisme touchait, en 1977, près de 60 % de la population.

Le taux de mortalité était supérieur à la moyenne nationale, et le régime alimentaire des Madurais très pauvre en protéines et en calories (1 500 calories par jour environ). Si les plus aisés mangent deux fois par jour du riz, la majorité se contente d'un régime à base de maïs et de manioc cultivés sur leur petit *talon*. Sur cette terre d'élevage, la viande reste un aliment rare et réservé aux repas de fête.

Mais, plus que tous ces chiffres, les vies de Matsuri et Nursalam, exemples entre mille autres récits de migration, nous éclairent sur les motivations économiques qui poussent les Madurais à quitter leur île.

Matsuri ou les joies et les affres d'un cyclo-pousseur

Né en 1964 à Sampang, il vit à Surabaya depuis quinze ans et passe le plus clair de son temps avec son outil de travail. Sur la selle pour pédaler quand il a un client, sur le siège avant pour dormir ou converser avec ses collègues quand il est libre. Son cyclo-pousse semble neuf tant il en prend soin. Il faut dire qu'avant de le posséder, Matsuri a connu bien des vicissitudes.

Issu d'une famille de petits paysans — son père possède 0,60 hectare de rizière —, Matsuri a vécu dans son village jusqu'à l'âge de quatorze ans, au milieu de ses six frères et sœurs, dont trois sont nés du remariage de son père. Au moment de la séparation, ses parents envoyèrent son frère aîné rejoindre un oncle à Surabaya. Un an après,

c'était le tour de Matsuri et de son petit frère ; ils débarquèrent dans la grande ville inconnue munis de l'adresse du grand frère et de quelques rupiah. La rizière n'arrivait plus à nourrir les dix bouches de la famille (une grand-mère, le père, la mère, la belle-mère, et les six enfants), l'école était achevée depuis longtemps (il n'a suivi que l'enseignement primaire d'une école coranique, ce qui signifie qu'il déchiffre maladroitement l'arabe du Coran et sait à peine lire l'indonésien) et les perspectives d'emploi étaient nulles. La famille avait même été contrainte de vendre son unique vache pour pourvoir à l'installation du nouveau ménage, ainsi que pour procéder à un certain nombre de grosses et urgentes réparations dans les différents corps d'habitation de la maison. Selon son père, depuis quelques années, le niveau de vie du ménage s'était considérablement dégradé en raison du renchérissement des denrées de première nécessité, des semences et des engrais, comme des frais de santé grandissants et de la stagnation des revenus familiaux. Devant cet avenir de plus en plus incertain, la seule issue possible était donc d'envoyer les trois fils du premier mariage à Surabaya, auprès de leur parent, afin qu'ils subviennent seuls à leurs besoins, et aident leur mère restée sur place dans l'indigence.

Le grand frère, parti en éclaireur rejoindre son oncle, un veuf sexagénaire, l'aide à tenir un kiosque qui sert du café et des en-cas aux coolies des docks. Il espère un jour ouvrir le sien mais, faute de moyens, il est encore loin de pouvoir réaliser ce rêve.

Matsuri et son petit frère se sont donc entassés à leur arrivée chez l'oncle qui occupe un logis très modeste dans un *kampung* (quartier d'une ville ayant gardé un aspect villageois) majoritairement madurais. Tant l'oncle que ses trois neveux maîtrisent assez mal l'indonésien, possèdent quelques rudiments de javanais, tel qu'il se pratique dans les quartiers nord, populaires, de Surabaya où tout le monde parle madurais.

Dès son arrivée, Matsuri a vendu des glaces et des cigarettes aux voyageurs en transit dans la gare routière de Jembatan Merah. Il se souvient de cette époque pénible où il courait d'un bus à l'autre, dans un épais nuage de poussière et de gaz d'échappement, de six heures du matin à quatre heures de l'après-midi, pour gagner une misère. La marchandise ainsi que le présentoir portatif étaient fournis par un patron qui percevait, à l'époque, 40 rupiah par vente, alors que lui n'en touchait que 10, plus un repas. Comme son oncle l'hébergeait gratuitement et lui fournissait les deux autres repas, Matsuri a pu se constituer de modestes économies. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il a vendu des glaces. Puis, il a décidé, sur les conseils d'un ami madurais, de louer un cyclo-pousse à la journée, à la semaine puis au mois, pour s'assurer des revenus plus décents. Malgré le prix de la location, il est parvenu à gagner jusqu'à 3 000 rupiah quotidiennes en assurant, en plus du transport de passa-

gers dans la journée, le transport nocturne de fruits et de légumes⁶ dans les marchés de gros, puisque ses jeunes forces le lui permettaient encore. Bon calcul puisque, dix ans plus tard, après avoir d'abord acheté un cyclo-pousse d'occasion (90 000 rupiah), il put enfin se payer un outil de travail neuf (200 000 rupiah).

À vingt-trois ans, par l'entremise de son oncle, il a épousé une fille originaire de son village natal. Le jeune couple s'est établi chez les parents de la mariée ; le père, gardien d'un entrepôt de ciment, les loge dans une partie de ce hangar. Quatre cloisons de bois rapidement assemblées procurent au jeune ménage un peu d'intimité. Le petit frère de Matsuri, élevé par ses soins, a trouvé une place de manutentionnaire auprès du patron sino-indonésien de l'entrepôt de ciment. Matsuri a eu un fils.

Aujourd'hui, Matsuri gagne 3 000 rupiah par jour. Son épouse confectionne des gâteaux, vendus dans le kiosque de l'oncle, coud aussi des sacs de jute pour le patron de l'entrepôt et fait la lessive chez des « Arabes » du quartier ; elle gagne environ 1 500 rupiah par jour. Tous deux participent à une tontine de quartier. Les trois membres de la famille vivent donc correctement ; le fils de Matsuri arbore depuis peu une chaînette d'or à son cou, et sa maman une paire de pendants d'oreilles du même métal. « C'est plus simple et plus sûr d'investir ses économies comme ça, que de les donner à la banque », précise Matsuri, qui fait même parvenir à sa mère, surtout à l'occasion de la fin du ramadan, quelque argent. Quand il le peut, Matsuri rentre à Madura pour deux ou trois jours, à l'occasion des fêtes religieuses ou familiales. Il goûte alors le prestige dont jouit l'immigrant auprès de ceux qui sont restés au village. Mais il sait bien, comme tous ceux qui ont l'expérience de la migration, que la vie n'est pas si dorée dans la grande ville.

Matsuri a souvent la nostalgie de son île, mais il reconnaît sans se faire prier que la vie est beaucoup plus facile à Java. Ce qui suscite des rêves contradictoires. Il souhaiterait passer ses vieux jours à Madura, mais affirme que, s'il avait de grosses économies, il préférerait acheter de la terre à Java plutôt qu'à Madura. Ses rêves : pour lui, une maison et un magasin de fruits ; pour son fils, un emploi de bureau, propre et peu fatigant.

Il s'inquiète à propos de l'avenir de sa profession, laquelle présente de plus en plus de désavantages. Usante pour la santé, soumise à une âpre concurrence et, surtout, à une législation routière pénalisante. Le plan de circulation dans Surabaya est devenu contraignant et la police multi-

⁶ Le transport de marchandises pondéreuses est plus lucratif que le transport de personnes. Les jeunes cyclo-pousseurs s'y adonnent volontiers.

plie les amendes. Il déclare même, résigné : « Nous sommes de plus en plus indésirables, comme une tache sur un habit neuf. Peut-être qu'un jour, la municipalité de Surabaya va imiter Jakarta et nous " balayer " à jamais. » Combien de temps Matsuri sera-t-il encore obligé de pédaler ? « Autant de temps qu'Allah me prêtera la force de le faire, répond-t-il en souriant, et que la municipalité m'y autorisera... »

Nursalam ou les avantages de la foi et d'un bon mariage

Haji Nursalam, soixante-cinq ans environ, originaire de Bangkalan, est un ferrailleur qui vit depuis quarante-quatre ans à Surabaya. De son enfance à Madura, il a gardé le souvenir d'une permanente sensation de faim, mal trompée par le grignotage d'épis de maïs grillés et de manioc. Son père était porteur d'eau (transportée sur des kilomètres dans de grosses jarres suspendues à un fléau), et sa mère ramasseuse de fourrage et de petit bois de cuisine. Cette dernière a ensuite hérité de 0,25 hectare de terre sèche, ce qui a apporté un revenu supplémentaire salvateur à la famille qui s'agrandissait d'année en année. Élevé au village en compagnie de ses sept frères et sœurs (dont quatre sont morts avant qu'il n'ait quitté l'île, à l'âge de vingt et un ans), il se souvient combien ses parents trimaient pour les nourrir. À cause de cette pauvreté, et aussi parce qu'il n'y avait pas d'école à l'époque dans son village, aucun des enfants n'a reçu d'instruction, hormis quelques rudiments d'arabe et d'arithmétique transmis par un ouléma local. Puis vint la plus dure période de sa vie, l'occupation japonaise. Il avait alors une quinzaine d'années. Son père, enrôlé de force dans divers projets d'aménagement ordonnés par l'occupant, mourut d'épuisement et les deux aînés, dont Nursalam, durent prendre sa succession comme porteurs d'eau et agriculteurs. Aucune autre perspective ne s'offrait à eux. Puis son frère aîné se maria. Comme son épouse était la fille de paysans encore plus pauvres qu'eux, elle vint, contrairement à la coutume, s'installer chez sa belle-mère : une famille de plus, alors que le petit lopin de terre produisait tout juste de quoi les nourrir, et que le village avait prévu la construction d'un puits, ce qui signifiait que bientôt il n'y aurait plus besoin de porteurs d'eau. Sur les conseils d'un ami, Nursalam décida de quitter sa famille pour aller chercher du travail. Où ? À Java, avec trois fois rien en poche, mais la ferme volonté de gagner de l'argent. Il prit la direction de la mer sans avoir la moindre idée ni de l'endroit où il allait, ni de ce qui l'attendait⁷. Par chance, un *juragan* (entrepreneur propriétaire d'un bateau) accepta de le prendre à bord, en échange d'un coup de main dans les cales. Le voilà dans le

⁷ De ce point de vue, Nursalam est atypique. Les migrants savent en général, bien avant le départ, très précisément où ils vont s'installer.

port de Surabaya. Le *juragan* lui proposa de l'embaucher, moyennant un petit salaire, le gîte (dans le bateau) et les repas. Il accepta, mais quelques mois plus tard donna son congé parce qu'il n'avait pas le « pied marin ».

À Surabaya, il découvrit l'effervescence industrielle et commerçante de cette vaste ruche, le mobilier urbain, le parc automobile, le foisonnement des métiers, des ethnies et des denrées. Il se croyait au paradis, mais il eut à nouveau faim. Fort de son expérience villageoise, il se fit embaucher par un compatriote comme porteur d'eau⁸ dans le quartier arabo-madurais du nord de Surabaya. Il gagnait alors le double de son salaire madurais et dormait avec des célibataires, dans une mosquée.

À vingt-quatre ans, des douleurs dorsales l'obligèrent à abandonner son gagne-pain. Il pratiqua alors toute une série de petits métiers (coolie, manutentionnaire) avant de se faire engager, par l'entremise d'un ami madurais, comme apprenti chez un récupérateur de ferrailles. C'est là que la chance commença à lui sourire. Son patron, un veuf sans enfant, le prit sous sa tutelle, le forma et finit même par l'adopter. À vingt-cinq ans, son activité l'amena à rencontrer la fille d'un autre ferrailleur madurais qui écoulait sa marchandise au marché aux puces. Ce dernier hésitait à lui donner sa fille, mais son ardeur au travail et sa piété finirent par infléchir le marchand qui n'avait pas d'héritier mâle. Les noces célébrées, Nursalam s'installa chez ses beaux-parents, tandis que son père adoptif, qui avait décidé de prendre sa retraite, leur céda son commerce. Les deux affaires fusionnèrent, le stock s'agrandit, on arrêta la vente au détail pour ne plus se consacrer qu'au commerce de gros. Le travail était dur, il fallait contrôler toute une équipe de récupérateurs, de manutentionnaires ; peser, trier, stocker, revendre. Mais l'entreprise prospérait. Il acheta deux camions d'occasion et construisit un hangar ; il se trouva bientôt à la tête d'une entreprise qui faisait travailler six employés et quatorze sous-traitants exclusifs. Les beaux-parents se sont rendus en Terre Sainte, et, à l'âge de quarante-cinq ans, il effectua lui aussi le voyage, en compagnie de son épouse. Sa mère décédée, il persuada son frère cadet de venir s'installer avec lui et le forma au métier. Sa sœur réside à Kalimantan avec son époux, ils vivent confortablement, ayant gagné en Malaisie de quoi s'installer à Pontianak. Quant à son frère aîné, il a acheté avec son aide un beau champ et six vaches. Ils ont entamé la construction d'une maison « en dur », qui sera « la plus belle du village ». Seule ombre à sa réussite, l'absence

⁸ À Surabaya, l'eau a longtemps été source de profit et de trafics. « Jusqu'en 1903, l'eau potable venait d'une source de la région de Pasuruan, transportée par bateau, puis par train, pour être vendue aux Européens. [...] En 1977, 17 % de la population a l'eau à domicile. Les autres l'achètent à une compagnie régionale ou encore ont un point d'eau commun » (CHARRAS M., 1983 — *Les composantes naturelles de Surabaya*, article non publié).

de descendant, qu'il a compensée en adoptant le dernier des cinq enfants de son frère. Une belle revanche sur la misère, mais il sait que tous n'ont pas eu la même chance que lui !

Les vies de Matsuri et de Nursalam nous renseignent sur les difficultés économiques qui pèsent sur la petite paysannerie maduraise. Dans le cas de Matsuri, une trop forte pression démographique sur un lopin de terre modeste et l'augmentation du coût de la vie conduisent la famille à « casser son épargne » en vendant sa vache. Pour Nursalam, les difficultés économiques sont causées par l'avènement d'un progrès technologique — le puits — dans un monde villageois, ce qui prive brutalement une famille de sa principale source de revenu, le portage d'eau. L'absence de qualification, de capital et de perspectives professionnelles interdit toute possibilité de reconversion dans la sphère villageoise. Dans l'un et l'autre cas, la migration devient l'échappatoire obligée.

Sur les 282 hommes interrogés, dont 149 ont déclaré être partis à la recherche d'un travail, 123 étaient agriculteurs ou issus — pour les plus jeunes au moment de la migration — d'une famille de paysans. Parmi ceux-ci, 94 possédaient une terre à Madura (soit 76,4 % du total), terre qu'ils estimaient trop sèche et surtout trop exiguë pour les nourrir (superficie moyenne de 0,25 à 0,50 hectare). Cette information permet de noter que les migrants conservent leurs biens fonciers sur l'île d'origine. Très rares sont ceux qui les vendent. Les capitaux n'étant pas déplacés de Madura vers Java, la plus grande partie des migrants y arrivent donc pauvres et sans liquidités, ce qui limite considérablement leur capacité d'entreprise.

À ces motifs migratoires « classiques » pour les paysans — superficie trop réduite des parcelles, pression démographique, problèmes de soudure entre deux récoltes — viennent s'ajouter d'autres aléas, non moins attendus, qui peuvent conjoncturellement intervenir comme facteurs répulsifs : mauvaises récoltes successives dues aux caprices des moussons, fléaux naturels (parasites, maladies, dévastation des récoltes par des prédateurs, etc.).

D'autres facteurs économiques peuvent brusquement précipiter le départ — dans ce cas-là souvent temporaire, mais pouvant déboucher sur une migration définitive —, comme l'appauvrissement soudain d'une famille ou son endettement. Ainsi, afin de pourvoir à une dépense imprévue, pour rembourser une dette importante causée par la construction d'une nouvelle maison ou due à des frais médicaux élevés, le départ s'impose de lui-même. Dans tous les cas, le premier objectif de la migration spontanée pour des motifs économiques est la constitution d'un capital — ambition irréalisable au village —, afin d'acquérir une terre dans la région d'origine ou dans la région d'accueil, ou encore de fonder un petit commerce.

Les biographies de Matsuri et de Nursalam éclairent également d'autres aspects de la migration, comme le rôle des réseaux familiaux d'entraide et d'alliance en matière de recherche d'emploi et de conjoint.

UN PETIT PEUPLE LABORIEUX

La population migrante maduraise représente aujourd'hui un volant de main-d'œuvre pour le secteur informel urbain.

Parmi le petit peuple se trouve la plus grande part des Madurais immigrés, qu'ils soient durablement installés ou qu'il s'agisse de gens de passage à Java. Au sein de cette vaste catégorie, j'ai sélectionné à Surabaya les groupes professionnels où les Madurais sont le mieux représentés, à savoir les marchands ambulants, parmi lesquels on trouve des restaurateurs, des colporteurs-camelots, des récupérateurs de matériaux usagés, des fournisseurs de services et des artisans. Il s'agit en fait de tout le petit commerce de rue des PKL⁹.

Surabaya draine principalement des migrants originaires de la zone baptisée de l'acronyme Gerbangkertosusila¹⁰, ainsi que de Madura. Selon le BAPPEDA (1983, 1984), un quart des habitants de Surabaya était en 1983 des saisonniers. Le socio-économiste néerlandais BIJLMER (1986) considérait, trois ans plus tard, que les migrants saisonniers de Surabaya représentaient environ 20 % de la population totale de la ville. Faute de statistiques par ethnies, il faut se contenter de pourcentages épars. En 1930, la capitale de Java-Est comptait 10,1 % d'immigrants madurais. Dans les années quatre-vingt, STEELE (1980 : 87) estimait que les chefs de famille madurais constituaient 12,7 % de la population totale de Surabaya.

⁹ Sont classés dans la vaste catégorie des PKL (*pedagang kaki-lima*, ce qui signifie littéralement « marchand à cinq pieds » : les siens, plus les trois de son étal), tous les vendeurs ambulants qui proposent marchandises ou services à la sauvette. Depuis 1983, les municipalités tentent de canaliser ce petit commerce de rue dans des emplacements fixes, mais une grande partie de ce commerce « sauvage », exercé par une population mouvante d'immigrés, échappe encore à tout contrôle. La municipalité de Surabaya estime environ à 24 000 le nombre des PKL. Quatre ethnies se partagent traditionnellement la rue : les Javanais et les Madurais, majoritaires, et les Minang et les Batak, beaucoup moins nombreux. Ce commerce s'effectue dans des kiosques (*kios*), sur des stands, sous une bâche (*tenda*), sur une natte à même le sol, sur une table, un chariot (*gerobak*, *rombong*), ou même seulement avec une boîte portative (*kotak*) dans laquelle on entrepose la marchandise. On distingue les artisans qui produisent eux-mêmes (*menbuat sendiri*) leur marchandises, les détaillants (*pedagang eceran*) et les agents commerciaux (*agen*).

¹⁰ Cet acronyme désigne les villes de Gresik, Bangil, Mojokerto, Surabaya, Sidoarjo et Lamongan.

Les quartiers où se regroupent majoritairement les chefs de famille nés à Madura occupent un petit secteur, composé de cinq quartiers au nord-est de la ville. Les migrants madurais s'y regroupent parce que ce secteur, de par sa proximité avec le débarcadère du ferry reliant les deux îles, reste le lieu le plus accessible aux migrants. Ensuite parce que, jusqu'aux années cinquante, les migrants qui traversaient le détroit à bord de voiliers empruntaient le Kali Semampir — ce canal qui débouchait au sud des docks pour accéder au quartier nord-est — et débarquaient, au milieu des leurs, dans un environnement d'entrepôts et de labeur. L'autre raison de cette concentration maduraise tient aux possibilités d'embauche immédiate. La population migrante maduraise, majoritairement d'origine rurale et sans qualification professionnelle, fuyant le chômage endémique de l'île, arrive à Surabaya avec la volonté d'accepter coûte que coûte n'importe quel emploi. Or, ce quartier offre de nombreuses opportunités de travail au jour le jour qui ne nécessitent ni formation, ni savoir-faire particulier. Seuls critères de sélection : la volonté, l'endurance et l'abnégation.

Aux abords du port, un besoin constant de dockers, de coolies, de manutentionnaires, tant dans les docks de Kali Mas que sur la base navale d'Ujung qui emploie des civils résidant à l'extérieur du complexe militaire, explique cette forte présence maduraise. Le même besoin de main-d'œuvre se fait sentir dans les quartiers commerçants chinois d'entrepôts et de boutiques, où l'on ne cesse de charger et de décharger des marchandises.

Parmi le petit peuple madurais, on compte un grand nombre de saisonniers, de migrants temporaires, de semi-permanents. Ils sont majoritairement de sexe masculin, jeunes (dix-neuf à quarante-cinq ans), caractérisés par un faible niveau d'instruction, allant rarement au-delà d'un bref passage à l'école primaire, mariés et pères de famille (de un à trois enfants). Les femmes tendent cependant à se déplacer de plus en plus, en particulier celles de moins de vingt ans ou de plus de quarante-cinq ans, pour occuper des emplois de service en ville. Les enfants en bas âge sont laissés au village ; en revanche, les adolescents (douze à seize ans) sont emmenés sur le lieu de migration, afin d'aider à la production et à toutes les tâches en amont de la prestation de service ou de la vente.

Marchands ambulants madurais à Surabaya

À Surabaya, tout observateur est frappé par la multitude des petits commerces ambulants qui envahissent jour et nuit les trottoirs. Tout au long de la journée, ils colonisent les trottoirs, se succédant les uns aux autres. Le matin appartient aux *tukang palen* (« marchands de came-

lote ») et aux vendeurs d'aliments frais. Quand la chaleur se fait torride apparaissent les vendeurs de boissons et ceux de plats cuisinés, dont le nombre augmente au fur et à mesure que la journée avance.

À la tombée de la nuit, ils dominent toutes les autres activités et la rue devient le royaume des *gerobak* (chariots à bras), éclairés avec des lampes à pétrole et équipés de réchauds.

Tout au long de l'année, les activités ne varient guère. Durant la saison sèche, la vente de plats cuisinés et de friandises décroît un petit peu au profit des boissons rafraîchissantes et des glaces, tandis qu'à la saison des pluies le nombre de vendeuses de tisanes médicinales et de médicaments de confort augmente. Des ventes conjoncturelles existent également : cartes de vœux à Noël et pour la fin du jeûne musulman, trompettes, feux d'artifices et pétards pour les fêtes nationales, vente de fruits selon la saison, etc.

Les vendeurs de rue se subdivisent en deux catégories : les stationnaires, qui attendent à un endroit fixe le client ou qui stationnent dans différents lieux au cours de la semaine, et les ambulants, qui couvrent un quartier défini de jour en jour ou effectuent de plus vastes parcours.

Pour tous les vendeurs de rue, le choix de l'emplacement fixe ou celui de l'itinéraire à parcourir constitue une réelle difficulté. De ce choix dépend le succès de l'affaire. Le vendeur doit aussi veiller à ne pas empiéter sur le terrain de vente d'un concurrent. Dans bien des cas, choisir son lieu d'activité demande autant d'effort que la réunion du capital préalable au démarrage de l'affaire.

Nous avons distingué quatre grandes catégories parmi l'extrême diversité des professions ambulantes rencontrées dans les rues de Surabaya — dans le secteur informel de cette ville, on ne recense pas moins de 127 petits métiers de rue masculins et 60 métiers de rue féminins. Je me contenterai ici d'aborder le cas des restaurateurs ambulants, des colporteurs-camelots et des récupérateurs de matériaux usagés.

Les restaurateurs ambulants

On est restaurateur ambulant de père en fils. Les enfants s'initient au métier en participant à la préparation du plat cuisiné. Devenus adultes, ils aident au service, avant de prendre la relève des parents ou de monter leur propre commerce. Le restaurateur ambulant sous-traite souvent à un collègue : l'un sert uniquement des boissons, tandis que l'autre propose des plats cuisinés. Il s'associe aussi avec un producteur. Un marchand de *saté*, par exemple, n'élève pas le bétail ou la volaille dont il a besoin ; il passe donc un accord avec un compatriote qui deviendra son fournisseur exclusif.

Autre caractéristique générale de la restauration ambulante : les femmes la pratiquent autant que les hommes ; mais elles se consacrent principalement à la vente de pâtisseries diverses ou de mets froids qu'elles transportent sur un plateau, tandis que les hommes proposent davantage de mets salés, préparés sur un chariot roulant équipé d'un brasero ou d'un fourneau.

La restauration ambulante masculine, sous réserve qu'elle soit bien pratiquée, est sans aucun doute le métier de rue le plus lucratif. Les possibilités d'établissement et de progression sociale y sont plus nombreuses que dans les autres activités de vente ambulante, et les exemples de vendeurs de *saté* qui ont effectué le très coûteux pèlerinage à La Mecque ou qui possèdent de nombreux biens à Madura abondent.

Les cas de Saturi et de Hasan confirment ces tendances.

Saturi, propriétaire d'un petit débit de boisson de plein air

Né en 1935, Saturi est originaire de Bangkalan. Ses parents étaient paysans, mais en raison du mauvais état de santé du père, la famille a été obligée de vendre terre et bétail pour le faire soigner, d'abord par un guérisseur au village, puis par un autre, à Bangkalan. Ils se sont ensuite tournés vers un médecin « moderne » à Bangkalan, puis enfin vers un hôpital à Surabaya — efforts vains qui laissent la famille exsangue. À la mort du père, Saturi, alors âgé de cinq ans, et sa mère débarquent à Surabaya et s'installent chez les grands-parents paternels qui travaillaient dans le port, l'un comme manutentionnaire, l'autre préposée au nettoyage.

Les revenus de sa famille, ainsi que les événements politiques (occupation japonaise, guerre d'indépendance) ne permettent pas à l'enfant d'aller à l'école, et, très vite, il lui faut trouver un métier. Sa mère et lui-même n'ont qu'un désir, celui de posséder un « café » de rue. Mais comme le capital fait défaut, il doit se résigner à travailler comme coolie dans un entrepôt d'import-export. À vingt et un ans, il épouse, par l'entremise de sa mère, une Maduraise d'Arosbaya, née à Surabaya. Il quitte ses grands-parents et s'installe chez les parents de sa jeune épouse. Ces derniers possèdent un petit étal de rue où l'on sert du riz et du canard. À la naissance du premier de ses cinq enfants, il est obligé de prendre un second emploi et se fait engager comme gardien de nuit dans un parking. Sa femme monte un petit commerce ambulancier de beignets de banane et de manioc qu'elle entrepose sur un plateau (elle se fournit à très bon prix auprès d'un cousin madurais qui vient écouler sa production dans un marché de nuit).

Petit à petit, Saturi fabrique son « café » (vitrine sur roues, bancs, table, tréteaux, bâche), et achète progressivement les ustensiles : réchaud, lampes à pétrole, machine à râper la glace, bouilloires, verres, etc. Saturi

ne se souvient plus du coût de cette réalisation, mais sait qu'actuellement il faut compter pour s'installer entre 50 000 et 100 000 rupiah (le gain journalier d'un cyclo-pousseur varie entre 1 500 et 3 000 rupiah, à raison de dix heures de travail par jour).

Pour apprendre le métier, il se contente de demander des conseils à ses beaux-parents et d'imiter des propriétaires de « café de rue ». Dans les années soixante, il peut enfin réaliser son rêve de travail indépendant, sans patron. Il s'octroie sans difficulté un bout de trottoir et s'installe à côté de ses beaux-parents :

« À cette époque, la concurrence n'était pas aussi âpre qu'aujourd'hui. Les professions ambulantes paraissent faciles d'accès, mais l'établissement d'un emplacement de vente demande labeur, ingéniosité, patience, contacts et relations. En particulier pour le restaurateur de rue qui doit fidéliser sa clientèle, en s'installant chaque jour au même et bon endroit. Il doit également veiller à la qualité et au goût de ses produits, et établir de bonnes relations avec ses clients. »

Saturi, tout comme ses collègues, ne paye pas de patente mais craint, chaque jour, que la législation ne se durcisse en matière de commerce de rue.

Son petit commerce permet de subvenir aux besoins de quatre personnes (ses deux plus jeunes enfants, sa femme et lui-même). Le « café » reste ouvert de 6 h 30 environ à 21 h 30. Saturi assure environ les deux tiers du service, son épouse et sa fille le relayant pour les cinq heures supplémentaires.

Le ménage vit cependant au jour le jour. Les recettes de la veille servent à acheter les produits nécessaires à la préparation des boissons pour le lendemain. Le reste sert à faire vivre la famille.

Saturi peut donc compter sur un revenu quotidien net de 3 500 à 5 500 rupiah, tandis qu'un ouvrier gagne environ 1 200 rupiah et un coolie 1 500 rupiah pour des horaires équivalents, mais avec beaucoup de fatigue en plus. Sa famille a bien compris que la petite restauration assure des revenus décents. Dans la rue où il s'est installé, les buvettes qui l'entourent sont tenues par des parents. À sa gauche, un de ses fils vend de la salade pimentée servie avec du riz, des beignets, et sa fille tient un petit kiosque de cigarettes et bonbons. À sa droite se situent le stand de ses beaux-parents et celui du frère de son beau-père, où l'on sert des soupes.

Saturi parle madurais en famille, mais sa profession l'a amené à communiquer dans le « patois » de Surabaya et à maîtriser l'indonésien. Il apprécie la vie à Surabaya, surtout depuis qu'il a entamé la construction d'une maisonnette. Il aurait certes préféré acheter un peu de terre à Madura pour ses vieux jours, mais son épouse et ses enfants l'en ont

dissuadé. Les visites sur l'île d'origine s'espacent, d'autant qu'il n'y reste presque plus de parents. Les trois aînés de la famille — bien que les parents n'y soient pour rien — ont épousé des Madurais(es). Saturi affirme qu'il n'a aucune prévention à l'égard des mariages interethniques, à condition bien sûr de choisir un partenaire musulman.

Hasan, vendeur de brochettes

Né en 1957 à Sampang, il vit depuis un an à Surabaya chez son frère aîné. Son épouse et ses trois enfants résident encore à Madura, où ils veillent sur la maison et un petit arpent de terre « plein de pierres ». Deux mauvaises récoltes de maïs ont endetté son ménage. Inquiet pour l'avenir de sa famille, il demande alors, par l'intermédiaire d'un voisin qui se rend fréquemment à Surabaya, de l'aide à son frère, Rasidi. Celui-ci, nouvellement séparé de son épouse, peut l'engager comme assistant. Hasan vend aussitôt deux des trois poules du ménage et saute dans un autobus avec le maigre fruit de la vente. Logé dans l'unique pièce du logement de Rasidi, il peut apprendre le métier : choix et marchandage de la viande auprès de bouchers madurais, achat des autres ingrédients. Profitant de l'assistance d'Hasan, Rasidi, depuis six mois, propose à sa clientèle des brochettes de chèvre et de poulet¹¹. Hasan fait également la vaisselle de la veille, prépare du charbon de bois, astique le chariot, nettoie le brasero. L'après-midi, dans la minuscule cuisine, il apprend à découper sans gaspillage la viande, à confectionner des piques en bambou pour les brochettes. Sur le coup de cinq heures du soir, la marchandise est chargée sur le *gerobak*, la vaisselle empilée, les tabourets arrimés ; les deux frères se mettent en route. Depuis que sa femme a quitté le domicile conjugal, Rasidi sous-traite à une voisine la préparation d'une casserole de riz.

Rasidi se poste toujours à la même intersection de rue ; il profite de la véranda d'une bâtisse administrative pour installer quelques tabourets le long d'une étroite planche de bois, pliante et fixée au mur, qui sert de table. Une bâche peinte par ses soins, rapidement tendue, sert d'auvent et d'enseigne. Changer de place lui vaudrait l'inimitié de ses collègues et lui ferait perdre les clients qu'il a fidélisés¹².

Hasan, après un an d'apprentissage, souhaite s'établir à son compte. Rasidi et Hasan expliquent avec pragmatisme le choix de leur métier :

¹¹ Les vendeurs de *saté* offrent rarement le choix entre les deux viandes. L'avantage selon l'intéressé est que la viande de chèvre (considérée comme un aliment chaud et tonique) se vend bien les jours frais ou pluvieux, tandis que le poulet (aliment froid) se consomme davantage les jours chauds et orageux. Avec un poulet, le vendeur confectionne environ 150 brochettes tandis qu'avec un kilo de viande de chèvre, il fait 180 brochettes.

¹² Tout emplacement de vente est une « chasse gardée » âprement défendue.

« Nous sommes vendeurs de *saté* parce que les Madurais réussissent bien dans la profession. Les gens savent que les *saté Madura* sont toujours savoureux. Le métier s'apprend vite, pas besoin de formation, de permis — pour devenir chauffeur par exemple, il faut passer un permis de conduire qui coûte cher, et risquer des accidents ; de plus, l'investissement de base est généralement rapidement amorti. La restauration reste un bon secteur, les gens auront toujours besoin de manger et, par chance, les femmes d'aujourd'hui n'aiment plus cuisiner à la maison, alors il y aura toujours du travail pour nous. Autre avantage très appréciable du métier : être son propre patron. »

Sur les conseils de Rasidi, Hasan pense que pour débiter dans la profession il devra être itinérant dans un quartier résidentiel. L'emplacement et une clientèle fixes viendront après.

Pour se mettre à son compte, il travaille le matin au marché comme porteur, en espérant se constituer un petit capital de départ, et solde les brochettes restantes de la veille à une vendeuse de plats cuisinés. Rasidi lui prêtera la somme nécessaire à l'achat du chariot et du brasero ; le matériel restant pouvant être mis en commun dans un premier temps. Hasan songe aussi à faire venir sa sœur cadette pour qu'elle s'occupe de la cuisson du riz et qu'elle agrmente le service de sa présence féminine. Sa propre épouse devra attendre avant de pouvoir le rejoindre. Les enfants sont trop petits, la terre doit être entretenue par quelqu'un de confiance, et il n'a vraiment pas les moyens de leur procurer un quelconque logement. Il ne sait pas combien de temps il restera vivre à Surabaya. L'idéal pour lui serait de devenir riche en quelques années et de rentrer au pays afin d'ouvrir un restaurant ou une épicerie ; mais il sait aussi que la richesse est parfois capricieuse et qu'un séjour que l'on espère court peut se prolonger.

Les colporteurs-camelots

Parmi les colporteurs, j'ai distingué les marchands de jouets, d'objets artisanaux, les marchands d'alimentation fraîche, les vendeurs de volaille, les oiseleurs, les marchands de nourriture animalière, les vendeurs de billets de loterie ; tous signalant leur présence par un bruit distinctif : cri, gong, klaxon, sifflet, etc. Si bien que la ménagère identifie de loin, sans se tromper, le type de service proposé et se poste sur le pas de sa porte pour attendre le marchand ambulancier.

Contrairement à Marzuki (prochain récit), qui ne rentre pas très souvent à Madura, une grande partie de ces colporteurs — producteurs de la marchandise qu'ils vendent, ou seulement revendeurs — sont des migrants circulaires. En effet, la plupart d'entre eux produisent ou achètent au village les marchandises (nattes, balais, paniers, cages, etc.) qu'ils vendront ensuite à la ville avec un petit profit. Il arrive aussi que

le colporteur s'approvisionne auprès d'un intermédiaire qui effectue seulement la navette entre le village et la ville. Une très grande mobilité caractérise ce groupe des colporteurs. Hormis le cas des vendeurs à crédit, le colportage se caractérise par une faible marge bénéficiaire. Ce métier, contrairement à la restauration ambulante, offre peu de possibilités de progression sociale et débouche rarement sur un emploi fixe.

Marzuki, vendeur de jouets

Né en 1951 à Galis (Bangkalan), il vit à Surabaya depuis plus de vingt ans. Il a quitté son village lorsque son frère aîné a repris la ferme des parents. Aucune perspective d'emploi ne se présentait à lui, exceptée celle de végéter à la ferme sous les ordres de son frère. L'idée de rester toute une vie ainsi effrayait Marzuki, taraudé plus que jamais par l'envie de voir du pays. Une occasion de quitter le village s'offre alors et, avec la permission de ses proches, il la saisit sans hésitation. Il rallie un groupe de voisins embauchés par un chef religieux pour la construction d'un collège près de Lamongan, et profite ainsi du voyage organisé. Il participe aux travaux, le temps de s'acquitter de sa dette, puis prend congé. Avec trois sous d'économie, il se rend aussitôt à Surabaya où résident quelques voisins et amis du village. Grâce à la solidarité villageoise, il est hébergé chez un ami, bijoutier ambulancier qui le met immédiatement en contact avec des employeurs potentiels. Il vivote en donnant des coups de main à des amis, mais n'arrive pas à se stabiliser professionnellement. Après deux ans de vie précaire, il rentre dépité à Madura. Son expérience urbaine lui vaut heureusement des amitiés. Il se fait embaucher comme apprenti chez un menuisier-ébéniste et apprend le travail du bois. D'apprenti, il devient salarié. Le métier lui plaît mais, mal rémunéré, il finit par quitter son patron.

Il décide alors de tenter à nouveau sa chance à Surabaya en s'installant à son compte. Il retrouve l'ami qui l'avait hébergé, mais celui-ci vit maintenant avec une femme, deux enfants en bas âge et un cousin de passage ; il doit donc chercher un toit. Avec leur aide, il se construit une petite cabane à proximité de leur logement. Sitôt installé, il lance sa petite affaire. Ne disposant pas du capital nécessaire pour acheter la matière première, Marzuki, au lieu de fabriquer des meubles comme son ancien patron, a l'idée de fabriquer des jouets. Pour diminuer ses coûts de production, il collecte des cartons d'emballage et des boîtes de conserve avec lesquels il façonne d'ingénieux jouets. Son ami l'aide, dans ses heures creuses, à les souder et à les peindre. Le cousin de passage, encore sans emploi, est mis à contribution pour la vente ambulante, à proximité du zoo le week-end, aux environs des foires et des marchés, près des écoles, etc. Bon an, mal an, il arrive à s'en tirer en gagnant environ 2 000 à 3 000 rupiah par jour en semaine et 6 500 le week-end ou en période de fêtes. Après avoir payé un pourcentage sur les ventes au cousin, rétribué la femme du bijoutier qui lui fait la cuisine

et s'occupe du blanchissage, Marzuki dispose encore de quelques économies. Il rentre deux à trois fois par an à Madura pour de courtes périodes. Une partie de cet argent sert à aider son frère aîné à maintenir l'activité de la ferme et à élever ses enfants. Marzuki, à quarante ans, est encore célibataire, mais sa belle-sœur cherche à le convaincre d'épouser une voisine. Encore hésitant, il apporte néanmoins des améliorations à son logement et cherche à mettre de l'argent de côté, au cas où il se déciderait à contracter cette alliance...

Atma, vendeuse d'aliments frais

Née en 1958 à Sukolilo, elle exerce l'un des métiers féminins les plus mobiles, celui de *blidjha*¹³ (vendeuse ambulante). Elle se lève très tôt, confie ses deux enfants à sa mère, et se rend au marché de Keputran où elle est connue pour être à la fois très exigeante sur la qualité des produits et redoutable en marchandage. Elle achète tous les jours des produits frais : trois kilos de légumes, deux kilos de poulet ou de poisson, selon l'arrivée et surtout le prix des victuailles, ainsi que quelques poignées de condiments nécessaires à toute préparation culinaire indonésienne. Elle dispose ses emplettes dans un large panier d'osier à fond plat, les asperge d'eau claire, cale son chargement sur la tête et part en tournée. Elle se rend depuis cinq ans dans le même quartier résidentiel des rues Sumatera et Kayoon. Les maîtresses de maison de ces beaux quartiers n'aiment guère aller au marché, ni y envoyer leurs domestiques. La négociation a lieu dans le jardin. Quand, de maison en maison, le plateau s'est vidé, Atma, en fonction de l'heure, de ses recettes et de sa fatigue, retourne au marché pour refaire une tournée ou rentre chez elle. Ses revenus sont fluctuants. Les clientes connaissent plus ou moins le prix des victuailles au marché et Atma ne peut se ménager de trop grosses marges bénéficiaires. Jamais plus de 200 rupiah de marge par rapport au prix du marché, sauf quand elle a très bien négocié l'achat. Vers 11 h, quand elle achève sa matinée de travail débutée à 5 h, elle a gagné entre 4 500 et 6 000 rupiah. Elle doit mettre de côté au moins 3 500 rupiah pour sa mise de fond du lendemain, le reste servant aux besoins journaliers. Son époux, maçon, gagne environ 3 500 rupiah par jour. Le couple dispose donc de 5 000 rupiah environ par jour pour entretenir deux enfants et nourrir la mère d'Atma. Elle pousse cependant son mari à chercher un emploi de gardiennage sur un chantier, et elle-même cherche à développer un autre petit commerce en soirée. Le ménage risque en effet d'être expulsé de son logement et il faudra bien avoir les moyens de se reloger le jour où la police viendra.

¹³ Le terme madurais *blidjha* s'apparente aux termes javanais *weliju* et *wlija* qui, selon SALMON (1989 : 308), désignaient à Surabaya, au milieu du XIX^e siècle, les javanaises qui faisaient du commerce de porte à porte.

Atma ne perd pas pour autant le sourire. Elle aime son métier. Jamais elle n'accepterait d'être servante : « Bien sûr, elles sont logées, nourries, blanchies, mais elles n'ont pas le droit de sortir et doivent obéir, alors que moi je suis mon propre patron, et c'est très bien comme ça ! »

Atma vit à Surabaya depuis seize ans, tandis que ses parents et beaux-parents vivent à Madura. Elle aimerait bien rentrer plus souvent et, même, se réinstaller à Madura. « Mais, surtout pas pour redevenir paysanne. Il faut d'abord que mon mari et moi gagnions suffisamment d'argent pour ouvrir un commerce à Bangkalan. D'ici là, pas question de flancher ! »

Les récupérateurs de matériaux usagés

Le gaspillage étant quasi inconnu en Indonésie, tout se récupère, se répare, se réutilise ; et les divers matériaux usagés font l'objet d'un intense commerce dans certains marchés. Une partie de ces produits de récupération s'écoule également de façon moins officielle sur des emplacements de vente sauvage, ou encore dans certaines rues spécialisées comme la rue Karet pour les pièces détachées d'automobiles ou les rues Demak et Ngagel pour la ferraille. Ainsi, les bouteilles en verre et en plastique, les sacs en plastique, en jute, les cartons, les fripes, les pièces détachées mécaniques, ainsi que quantité de ferrailles diverses sont précieusement collectés par des armées de récupérateurs spécialisés dans les bennes et les trois décharges publiques de la municipalité¹⁴. Les Madurais à Java-Est, et particulièrement dans la prospère ville de Surabaya — une mine en la matière —, s'adonnent de longue date à ce commerce ingrat mais parfois rentable. La profession s'avère à 95 % maduraise. Précisons cependant qu'ils ne participent absolument pas au ramassage de mégots¹⁵, d'ailleurs interdit aujourd'hui, mais encore pratiqué par les plus défavorisés.

Comme toujours, les gens exerçant la même profession se regroupent, vivent et travaillent dans le même quartier. Ainsi peut-on distinguer très

¹⁴ CHARRAS (1983, *non publ.*) — cf. note 8 — évoque dans un article le problème crucial des déchets dans la ville de Surabaya qui produisait en 1983 environ 1 000 tonnes d'ordures par jour, collectées dans 19 bennes municipales puis regroupées sur 27,5 hectares où elles sont alors soigneusement triées par les pauvres. Les matières périssables alimentent l'usine de compost de Tandés. Depuis, la municipalité a considérablement perfectionné et intensifié son système de collecte des ordures et de nombreuses opérations de « ville propre » se sont déroulées à Surabaya : installation d'innombrables poubelles de rue, de bennes à ordures, et armée d'éboueurs en costume jaune qui ramassent quotidiennement les déchets.

¹⁵ Le tabac des mégots sert à confectionner des cigarettes artisanales bon marché.

nettement la rue des ferrailleurs, la rue des cartonniers, la rue des collecteurs de verre, la rue des chiffonniers et des fripiers¹⁶.

Mastur, récupérateur d'emballages

Né en 1939 à Sampang, il vit à Surabaya « depuis toujours ». Alors qu'il était nourrisson, sous l'occupation japonaise, ses parents ont fui Madura.

« Ils n'avaient plus rien à manger, alors, plutôt que d'attendre la mort, ils ont suivi des voisins qui savaient qu'à Java on pouvait trouver du travail et de la nourriture. [...] Comme tout le monde était très pauvre, mes parents, pour vivre, se sont mis à collecter tout ce qu'ils trouvaient. À l'époque, on transformait même les sacs de jute en vêtements, c'est dire si l'on récupérait absolument tout. »

Bien des années après la guerre, ses parents faisaient toujours le même métier. Et lui-même n'a guère eu d'autre choix que de prendre leur succession. Pourquoi d'ailleurs chercher un autre métier, quand celui que l'on a nourrit suffisamment ? Ainsi sa femme et lui-même récupèrent-ils des sacs usagés en toile de jute ou en plastique. Ils achètent par lots les sacs usagés qui servent à transporter soja, riz, blé, tapioca ou farine. Mastur les lave et sa femme les reprise après séchage. L'affaire n'est pas florissante, faute de santé et d'enthousiasme de leur part. Pour s'assurer des revenus fixes dans ce métier fortement concurrentiel, il est devenu le salarié d'un entrepreneur sino-indonésien. Contre une livraison journalière de 30 sacs, il reçoit 500 rupiah et deux repas. Son épouse touche environ 15 à 20 rupiah par sac repris. Mastur enregistre aussi des commandes régulières d'un autre entrepreneur et parfois, quand la collecte est bonne, sa femme arrive à écouler quelques sacs au marché.

Mastur se sent vieux et n'a plus l'ambition de faire prospérer ses affaires. Heureusement, ses deux enfants — l'un récupérateur de ferraille, l'autre réparateur de vélos — sont autonomes financièrement et gagnent mieux leur vie que leurs parents. Bien souvent d'ailleurs, ses belles-filles viennent apporter des plats cuisinés et des friandises qui améliorent nettement l'ordinaire du couple qui restera à Surabaya, faute de point de chute à Madura.

¹⁶ Cette même spécialisation professionnelle se retrouve à Madura. Ainsi trouve-t-on des villages où, par exemple, toutes les femmes fabriquent de la pâte de crevettes, tandis que dans un village voisin elles prépareront toutes des beignets de manioc. Il en va de même pour les hommes. En ville, chaque corps de métier dispose de sa rue. Même au sein des marchés, les professions se regroupent par allée.

CONCLUSION

Ces différents exemples de petits commerces de rue madurais mettent en lumière certains aspects de la vie de cette population immigrée. Ils montrent que la collecte de biographies permet de dégager des axes d'investigation à poursuivre au moyen d'un questionnaire ciblé. En l'occurrence : une faible « indonésianisation » des Madurais, une forte emprise de l'islam, une instabilité conjugale, des formes de thésaurisation traditionnelle. Ces biographies montrent aussi que l'équilibre économique, pas toujours précaire, des migrants qui travaillent dans le secteur informel est aujourd'hui menacé par différentes législations pénalisantes.

Mais comme il existe une très grande diversité de cas, cet article ne peut prétendre à l'exhaustivité. Ces témoignages reflètent davantage la situation des migrants commerçants de rue établis à Surabaya que celle des migrants circulaires qui s'adonnent aux mêmes activités. Il faut donc préciser qu'il existe des différences notables entre ces deux catégories — sédentaire et circulaire — de petits marchands du secteur informel. Ces différences résident dans la manière de vivre et d'organiser le travail. La plupart des vendeurs de rue — exception faite des restaurateurs ambulants et des récupérateurs en passe de réussir — sont rarement satisfaits par leur métier, dépourvu de prestige. C'est généralement une absence d'alternative qui les a poussés à choisir cette voie, que beaucoup souhaitent provisoire. Les circulaires, cependant, s'accommodent mieux des frustrations du métier, car ils exercent une autre activité au village. Autre différence, les circulaires ne cherchent pas à améliorer leur activité en réinvestissant leurs bénéfices en ville. Leurs économies sont placées au village, là où ils souhaitent vraiment améliorer leur statut et leur position. C'est donc pour cette raison qu'en ville ils changent rarement de métier, qu'il y a peu d'organisation et de rationalisation du travail dans les métiers de rue et qu'ils acceptent de dures privations (logement sommaire, pas de loisirs, alimentation pauvre pour compresser tous les postes de dépenses). Les migrants sédentaires tentent davantage d'évoluer vers une situation plus confortable dans leur nouveau cadre de vie.

Dans l'ensemble, la migration maduraise se révèle conservatrice. Grégarité, caractère familial, reproduction du mode de vie madurais, respect de la tradition, corporatisme caractérisent cette migration en chaîne qui s'effectue sans rupture, ni rejet de l'île d'origine.

Le migrant cherche en principe à s'installer le plus près possible de son île natale, à l'intérieur des limites de la province de Java-Est, afin de pouvoir rentrer facilement, à moindre coût, et pour ne pas se sentir trop dépaycé.

Le migrant conserve autant que possible sa maison et sa terre d'origine. Les ponts ne sont jamais complètement rompus, ni avec la famille restée sur place, ni avec les membres migrants de la famille. Des mariages arrangés resserrent les liens quand ceux-ci pourraient se distendre.

La migration s'effectue généralement sans errance ni tâtonnement. Le migrant part avec un but et une destination déterminés à l'avance.

Il s'insérera dans des réseaux familiaux ou ethniques d'embauche. Il s'adonnera à des activités professionnelles traditionnellement maduraïses, et sa mobilité professionnelle sera faible. Les forts taux de chômage et de sous-emploi en Indonésie amplifient cette tendance. Il résidera dans un quartier maduraïse et il conservera sa langue.

Nombre de migrants installés de façon durable à Java investissent leur argent à Madura : achat de bijoux, puis de bétail, rénovation ou construction d'une maison, etc. La majorité rêve de retourner au pays, mais seuls certains prennent leur retraite à Madura et jouissent alors des améliorations procurées par le fruit de la migration. Le migrant considère souvent son activité professionnelle à Java comme annexe par rapport à son métier maduraïse, et son passage à Java comme temporaire. Même les migrants installés de longue date à Java continuent de vivre ce paradoxe.

Surabaya est synonyme de travail et de revenu, mais Madura demeure le lieu rêvé et affectif de résidence et de vie pour la plupart. Un certain conservatisme et une bi-localité fréquente caractérisent donc la population migrante maduraïse contemporaine.

BIBLIOGRAPHIE

- AIRLANGGA UNIVERSITY PRESS, 1975 — *Laporan Penelitian Masalah Karakteristik Surabaya : Sektor Keluarga*. Surabaya, 14 p.
- BAPPEDA, 1983 — *Monografi kota Surabaya*. Surabaya, 110 p.
- BAPPEDA, 1984 — *Studi keadaan permukiman dan perubahan di kotamadya Surabaya*. Surabaya, 110 p.
- BIJLMER (J.), 1978 — *Pencarian Nafkah di Surabaya*. Malang. Proyek Penelitian Madura, 11 p.
- BIJLMER (J.), 1986 — *Employment and accomodation in the ambulatory street economy*. Amsterdam, Free University, Urban research working papers, 10, 90 p.
- FRANCK (M.), 1993 — *Quand la rizière rencontre l'asphalte... Semis urbain et processus d'urbanisation à Java-Est*. Paris, Éditions de l'ÉHESS, coll. Études insulindiennes/Archipel, 10, 282 p.

- HUGO (G. J.), HULL (T. H.), HULL (V. J.), JONES (G. W.), 1987 — *The Demographic Dimension in Indonesian Development*. Singapore, Oxford University Press, East Asian Social Science Monographs, 417 p.
- HUSSON (L.), 1993 — *Manger le vent ou gratter la terre. La migration des Madurais à Java-Est : approche diachronique d'un phénomène contemporain*. Paris, ÉHESS, 494 p.
- SALMON (C.), 1989 — Commerces ambulants et insertion sociale à Surabaya vers la fin du XIX^e siècle. Villes d'Insulinde II. *Archipel*, 37 : 297-326.
- STEELE (R. M.), 1980 — *Origins and occupational mobility of lifetime migrants to Surabaya, East Java*. Thèse (PhD), Australian National University, 582 p.